

CONVERSATIONS UN PODCAST DE PHOTO ELYSÉE

EPISODE #5 – SAMUEL GRATACAP TRADUCTION DE LA TRANSCRIPTION

Katie Kheriji-Watts

Bienvenue dans *Conversations*, un podcast de Photo Elysée qui vous invite dans les coulisses d'un projet photographique. Dans cette série d'épisodes, nous explorons le travail en cours des huit artistes nommé-e-s pour le Prix Elysée 2025, un prix international de photographie soutenu par Parmigiani Fleurier. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts.

Samuel Gratacap a passé les 17 dernières années à concentrer son objectif sur le sujet complexe des migrations internationales. Ce photographe et journaliste français utilise son appareil photo pour transformer un mot abstrait tel que « conflit » en histoires individuelles qui capturent le meilleur et le pire de l'humanité, souvent dans des situations extrêmes. Il a été nommé pour le Prix Elysée avec un projet intitulé *Welcome Europa*, qui documente le parcours des personnes cherchant à entrer dans l'Union européenne par les Balkans occidentaux. Nous avons discuté de danger, de politique frontalière, et du pouvoir potentiel de l'art pour changer la société.

Samuel, pour ceux qui ne vous connaissent pas, vous et votre travail, pourriez-vous vous présenter ?

Samuel Gratacap

Je m'appelle Samuel Gratacap. Je suis photographe. Je travaille principalement dans des zones de conflit, auprès de personnes en déplacement, en exil, et dans des lieux de confinement. Cela fait maintenant presque 15 ans que je me concentre sur ce sujet, principalement dans les zones méditerranéennes. Et aujourd'hui, dans le cadre du projet pour lequel je suis nommé pour le Prix Elysée, je travaille dans la région des Balkans, les Balkans occidentaux.

Katie Kheriji-Watts

J'aimerais que vous nous parliez un peu d'un autre photographe que vous admirez et qui a peut-être influencé votre travail d'une certaine manière ?

Samuel Gratacap

Je me souviens d'un photographe en particulier, James Nachtwey. À l'époque, je quittais mon école d'art et j'étais un peu perdu, mais je continuais à faire de la photographie. J'avais loué un DVD sur James Nachtwey, *Documentary and Life*, et j'ai été surpris par sa vie. J'étais impressionné parce que le documentaire était un peu sensationnaliste. Mais oui, j'éprouve beaucoup d'admiration pour ce grand photographe qui travaille principalement dans le photojournalisme, allant dans tous

les lieux marqués par la violence dans le monde. Il était présent partout. J'étais impressionné. Mais je dois dire que je me positionne assez loin de lui quant à la façon de produire une image. Aussi, dans mon projet, je ne fais pas seulement du photojournalisme, je n'aborde pas mes images de cette manière. Donc, Nachtwey a été un tournant pour moi, peut-être parce que cela touchait aussi à ma propre vie.

Katie Kheriji-Watts

Y a-t-il une scène du documentaire qui vous a particulièrement marquée ?

Samuel Gratacap

Je me souviens d'une scène précise où Nachtwey se fait écartier. Il y avait une scène de violence, un combat de rue. Je ne sais même plus s'il y avait des armes ou non, mais je me rappelle qu'il y avait du feu, et certaines personnes étaient agacées par la présence de Nachtwey, en train de photographier. Cela renvoie au travail du photographe : documenter et essayer de rendre compte de lieux où certaines personnes acceptent ta présence et que tu les photographies, et d'autres non. C'est quelque chose avec lequel tu dois toujours composer, l'accord des gens. Et quelque chose que je ne savais pas, c'est qu'il y avait un technicien et un traducteur avec lui. Il n'était pas seul, contrairement à ce qu'il semblait laisser croire dans le documentaire. J'ai l'habitude de travailler avec des techniciens et des traducteurs, donc oui, je me souviens de cette scène précise.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez mentionné que vous êtes allé à l'école d'art et que votre intérêt principal à l'époque était davantage orienté vers la peinture et la performance. Alors comment en êtes-vous venu à la photographie ?

Samuel Gratacap

J'ai fini par faire de la photographie parce que j'ai commencé en travaillant avec ce collectif d'art lié au post-situationnisme. Je les photographiais. Depuis mes 16 ou 17 ans, je jouais toujours avec les appareils photo qu'on utilise à l'adolescence, il y a une caméra qui traîne et tu te mets à photographier. Mais à un moment donné, quand je suis entré à l'école d'art, j'ai découvert la chambre noire et appris comment développer et faire des tirages. À ce moment précis, j'étais vraiment impressionné. C'était magique pour moi. C'était comme, d'accord, je vais dehors, j'enregistre ce qui m'entoure, je reviens dans cette chambre noire, et là, une image apparaît. Je pouvais assembler les photos dans une séquence, et cela devenait une histoire. J'étais fasciné parce que j'étais assez bloqué avec la peinture. Je voulais que mon art soit lié à ce qui m'entourait, et avec la peinture, c'était difficile d'exprimer cela. J'avais 19 ou 20 ans. Mais quand tu fais quelque chose, c'est bien d'aller jusqu'au bout. Et peut-être que la photographie était ma voie, pas la peinture.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez mentionné le terme situationnisme. Pour celles et ceux qui ne seraient pas familière-s avec ce mouvement, pourriez-vous l'expliquer brièvement ?

Samuel Gratacap

Le situationnisme est un mouvement né à la fin des années 50, début des années 60. Guy Debord en était l'un des théoriciens et a écrit un livre intitulé *La Société du spectacle*. C'était comme un manifeste, à l'époque, critiquant le capitalisme et la manière dont l'art et le cinéma pouvaient être liés à cette "société du spectacle". C'était assez visionnaire, car son approche anticipait des choses comme le capitalisme, la publicité. Mais il ne s'agissait pas seulement de critiquer, il proposait aussi des façons d'agir et de se confronter à cette réalité. Il a ainsi inventé plusieurs théories, dont la Théorie de la dérive. Il s'agissait d'adopter un comportement différent de celui de tout le monde dans les rues, par exemple. L'idée de Debord était aussi de proposer une nouvelle façon d'imaginer et de vivre la ville. Il voulait, je pense, connecter davantage la périphérie au centre-ville et déconnecter le centre-ville de la périphérie.

Katie Kheriji-Watts

Une grande partie de votre travail des 15 dernières années s'est concentrée sur les migrations internationales, en particulier dues aux conflits. Pourriez-vous nous raconter comment et pourquoi ce sujet est devenu votre principal centre d'intérêt ?

Samuel Gratacap

J'ai commencé à travailler sur la migration en 2007. En fait, si je devais vraiment aller au fond de la raison, je cherche encore la réponse, car cela fait maintenant 15 ans que j'essaie d'obtenir des réponses des autres. Mais travailler dans ce domaine, sur ce sujet — si on peut l'appeler un sujet — ce n'est pas trouver une seule réponse. Il y a beaucoup de réponses et de questions qui surgissent dans chaque projet que je fais. Donc, il n'y a pas une seule réponse, mais je pense que j'admire la manière dont les gens réussissent à vivre dans de telles conditions, alors que mon pays rend leur vie plus difficile. Mais c'est très difficile de trouver une seule réponse à cette question.

Katie Kheriji-Watts

Pouvez-vous me raconter la première fois que vous avez vraiment pris des photos dans une situation liée à la migration ?

Samuel Gratacap

En fait, j'étais étudiant en école d'art. C'était en 2007. Notre ancien président, Sarkozy, menait une campagne sur la migration, en renvoyant les gens dans leur pays d'origine, et il basait sa campagne sur cela. J'avais 25 ans, et pour moi, je devais me confronter à cette réalité, pas seulement lire des journaux et des articles à ce sujet. J'ai donc réussi à entrer dans un centre de rétention à Marseille. Pour moi, c'était la première fois que je me confrontais à cette réalité. En fait, c'est une prison. À cette époque, les gens y étaient détenus pendant 15 jours après avoir été arrêtés dans les rues de Marseille. Ensuite, ils étaient placés dans ce centre de rétention pour migrants, le temps de trouver des accords avec différents consulats afin de déterminer leur pays d'origine. Une fois identifié, on les renvoyait dans leur pays. En fait, ce programme existe encore en France près de 20 ans après. Mais le traitement

a beaucoup évolué en France et en Europe : maintenant, la rétention est de 90 jours, et non plus de 15 jours. Actuellement, notre ministre de l'Intérieur veut même aller jusqu'à 120 jours.

Pendant cette période, je faisais des enregistrements sonores avec les personnes que je trouvais là-bas. Je ne retrouvais pas les mêmes personnes à chaque visite, car les détenus changeaient toutes les deux semaines. J'ai trouvé de nombreuses histoires, toutes différentes. Beaucoup de gens travaillaient, mais le traitement était le même, 15 jours. Ce lieu était surnommé "le 1515" : 15 jours de détention, 15 minutes de jugement. L'idée était de mener une justice expéditive pour être efficace, car ils préparaient la campagne présidentielle.

Katie Kheriji-Watts

Pouvez-vous me parler brièvement d'une des images que vous avez prises pendant votre séjour dans ce centre de rétention à Marseille ?

Samuel Gratacap

Cela a duré six mois. Il y a beaucoup de photographies. Si je refaisais ce même projet aujourd'hui, je le ferais complètement différemment. Je n'étais même pas photographe à l'époque ; j'étais étudiant. Mais je me souviens d'un homme en costume. Je me souviens aussi d'un vieil homme. Nous travaillions sur le terrain. Mohamed, il venait du Maroc. On pouvait voir que toute sa vie avait été marquée par le travail, cela se voyait sur ses mains. Je me souviens d'une situation – et cela me ramène à l'anecdote de Nachtwey – où deux jeunes, probablement mineurs, ce qui est en fait illégal en France de mettre des mineurs en centre de rétention, sont arrivés et ont refusé d'être enregistrés. Ils voulaient juste des cigarettes et de l'argent, une pause, car pour eux, c'était très difficile à l'intérieur. Et c'était aussi une situation difficile pour moi parce qu'ils étaient assez durs avec moi, me disant que je ne faisais rien pour eux. Et c'était vrai ; je ne pouvais pas les sortir de là. La photographie ne pouvait pas les aider de cette façon.

C'était probablement l'une des premières fois où j'ai été confronté à ce genre de situation, mais ce n'était pas la dernière. J'ai des souvenirs marquants, mais certains ne sont pas liés à des photos spécifiques, mais plutôt aux situations. Pour moi, ce sont souvent ces moments-là dont je me souviens le plus. Le fait que certaines personnes ne veulent pas être photographiées est quelque chose avec lequel nous devons composer, et il faut aussi comprendre pourquoi cela se produit. Peut-être que nous, photographes, sommes parfois convaincus que notre travail est du bon côté car nous montrons la réalité d'une situation. Mais en réalité, cela peut parfois desservir les gens, et parfois les gens ne veulent tout simplement pas être photographiés.

Katie Kheriji-Watts

Votre travail comporte de nombreuses considérations éthiques complexes.

Vous avez été nommé pour le Prix Elysée avec un projet qui se concentre principalement sur les Balkans. Parlez-nous un peu plus des raisons pour lesquelles vous souhaitez prendre des images de cette région en ce moment.

Samuel Gratacap

J'ai beaucoup travaillé sur les migrations et les lieux de confinement dans la région méditerranéenne, donc dans différents pays : la France, comme je l'ai dit, l'Italie, Lampedusa, la Tunisie et la Libye. C'est ce qu'on appelle la route de la Méditerranée centrale. Mais il existe une autre route pour entrer en Europe. Il y en a une près de l'Espagne, et une autre dans les Balkans. Parfois, celle-ci devient même la plus utilisée. Je suis particulièrement intéressé par la région des Balkans, car ces six pays faisaient partie des Balkans occidentaux. Ils ne font pas partie de l'UE et veulent rejoindre l'Europe depuis 20 ans. Aujourd'hui, les pays européens jouent un jeu avec ces pays, un jeu similaire à celui qu'ils jouent avec la Turquie. Leur adhésion sera évaluée en fonction de leur capacité à stopper les migrations. S'ils ne gèrent pas bien cela, ils ne feront pas partie de l'UE. C'est la même chose que ce que j'ai vu en Libye. Lorsque l'Europe essaie de stopper les migrations, elle peut conclure des accords avec des milices ou des personnes qui ne respectent pas les droits fondamentaux des exilés et le droit d'asile, par exemple. Pour moi, c'est vraiment une honte que nos pays en soient arrivés là. Je l'avais déjà vu en Libye, et maintenant, ils font la même chose dans les Balkans. Pour moi, ce comportement des pays européens a des répercussions sur la vie des gens. Je veux montrer ces répercussions. Je veux montrer cette violence, la violence psychologique, mais aussi la violence policière. Je veux également montrer l'autre côté, la solidarité envers les personnes en mouvement. Il y a une partie de l'Europe, des jeunes, des personnes d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie, de Belgique que j'ai déjà rencontrées. Ils se déplacent de l'Europe vers les Balkans pour aider, apporter un soutien médical, de la chaleur humaine et de l'humanité dans des endroits où l'humanité disparaît. Pour moi, il est vraiment important de montrer cela aussi, de ne pas montrer seulement un côté, bien qu'il soit important de montrer la violence et le comportement de l'Europe. L'Europe finance des gens qui battent des personnes, et c'est... c'est grave. Je ne sais pas. C'est une honte.

Katie Kheriji-Watts

C'est un sujet sérieux. Pour ceux qui ne sont pas familiers avec les pays qui composent les Balkans et les Balkans occidentaux en particulier, pouvez-vous dire de quels pays il s'agit ?

Samuel Gratacap

Il y a six pays : la Macédoine du Nord, l'Albanie, le Monténégro, le Kosovo, la Serbie et la Bosnie.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez mentionné que cette route est récemment devenue l'une des plus empruntées pour entrer dans l'Union européenne. Savez-vous d'où viennent la plupart des migrants qui empruntent cette route ?

Samuel Gratacap

Cela dépend du moment et des accords. Par exemple, l'Italie a conclu des accords avec la Libye. Si les autorités libyennes travaillent avec l'Italie pour stopper les migrations par ces routes, les gens trouveront un autre chemin. En ce qui concerne les Balkans, la majorité des personnes viennent de Syrie et d'Afghanistan, et certaines du Maroc, de Tunisie et d'Égypte. En réalité, il y a différentes manières de se déplacer. Ce n'est pas seulement traverser les montagnes seul, car il y a des passeurs. Et c'est un autre problème : quand on ferme certaines routes, quand on construit des murs, on force les gens à trouver d'autres moyens de passer les clôtures. Il y a toujours un moyen, mais les gens devront payer, et cela leur coûtera cher. Ainsi, lorsque la politique fait des lois, elle favorise les voies parallèles, comme la contrebande et les passeurs, et cela coûte cher.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez mentionné plus tôt que votre projet, qui s'appelle *Welcome Europa*, documente essentiellement différentes formes de violence aux frontières. Mais il cherche aussi à prendre en compte les diverses initiatives bénévoles de solidarité et d'hospitalité. Pourriez-vous nous en dire plus sur votre processus, et en particulier sur la manière dont vous capturez toutes les facettes d'une histoire, entre la violence politique et la répression, mais aussi l'engagement des personnes qui donnent de leur temps pour accueillir au mieux ceux qui fuient des situations de conflit et de violence ? Comment faites-vous pour tenir cette dichotomie en main ? Et comment faites-vous pour vous assurer, en tant que photographe, d'obtenir toutes les images qui représentent la réalité complète de l'histoire qui se déroule ?

Samuel Gratacap

Ce serait très prétentieux de dire que je capture toutes les images nécessaires pour représenter la solidarité. En fait, je photographie certaines personnes qui ne veulent pas montrer toutes leurs actions, car certaines pourraient être qualifiées d'illégales. J'ai travaillé avec des groupes comme *Solidaires*, avec des personnes qui mènent des actions très fortes en faveur des migrants, pour créer des passages sécurisés. Dans ce genre de situation, tout le monde est dans l'illégalité. La police, les militants et les personnes qui traversent. J'essaie de construire des histoires avec le temps, pas seulement avec une ou deux photos. Il serait très difficile pour moi de représenter la réalité en ne faisant qu'une seule visite et en revenant en disant : "Voilà la réalité." Non, je n'y suis allé que deux fois. Une première fois pour des repérages, juste pour rencontrer les gens et essayer de comprendre comment ils fonctionnent.

Katie Kheriji-Watts

Et lors de ces premiers repérages, vous n'avez pas pris de photos ?

Samuel Gratacap

Quelques-unes. J'y allais aussi par moi-même. C'est en fait un très bon moyen de vérifier si la réalité correspond à la mienne. Et quand on va seul près d'une frontière,

on rencontre la police, tout de suite. C'est donc ce que j'ai fait et ce à quoi j'ai été confronté entre les frontières hongroise et serbe. J'ai "amélioré" le système de surveillance hongrois. En cinq minutes, ils m'avaient attrapé. Je prenais des photos de ce "mur de la honte", comme on l'appelle. C'est 175 kilomètres de clôtures entre la Hongrie et la Serbie, construit par Viktor Orbán, le Premier ministre hongrois d'extrême droite. Donc, je fais cette expérience, j'y vais seul, puis je rencontre des gens, je partage mon expérience avec eux sur la police, sur ce que j'ai vu, et ils partagent la leur. Ensuite, nous commençons à travailler ensemble parce que je veux montrer leurs actions. Mais pour moi, il est très difficile de capturer la bonne image en une seule prise. Donc, je devrai revenir au moins deux fois et aller dans d'autres endroits, car pour moi, il est important de photographier la solidarité, mais aussi d'aller dans des lieux marqués par la violence. Je m'intéresse particulièrement à la frontière entre la Turquie et la Bulgarie et celle entre la Croatie et la Bosnie, car d'après les témoignages que je reçois des personnes en mouvement et des réseaux de solidarité eux-mêmes, je constate que les points les plus violents se trouvent là. Ils frappent les gens avec de l'électricité. Ils marchent littéralement sur les gens. Ils les mettent au sol et leur marchent dessus. Ils prennent toutes leurs affaires. Ils brûlent leurs affaires. Ils prennent leur argent. Ils tirent en l'air avec des armes. C'est l'Europe. C'est la Bulgarie et la Croatie. Ils font partie de l'Europe.

Katie Kheriji-Watts

Pensez-vous que votre travail est dangereux ?

Samuel Gratacap

Oui, mon travail est dangereux, mais je pense que ce n'est pas dans ces zones en particulier. En réalité, il y a des gangs qui volent et prennent de l'argent aux gens, qui kidnappent aussi des personnes, les kidnappent et font comme en Libye, kidnappant des gens puis appelant leur famille pour extorquer de l'argent. Mon travail est dangereux, oui, car je vais dans des endroits où des passeurs opèrent et, parfois, même si cela ne concerne pas ce projet dans les Balkans, dans des zones de conflit. Donc, je fais face à des situations vraiment dangereuses.

Katie Kheriji-Watts

Cela vous a-t-il déjà donné envie d'arrêter de prendre des photos ?

Samuel Gratacap

Non, en fait, les situations difficiles me rendent plus mature. Je ne pense jamais à arrêter mon travail, mais plutôt à arrêter de mettre ma vie en danger. Mais on ne peut pas prévoir. On ne peut pas prévoir le danger. Mais si vous allez dans une zone de guerre, automatiquement votre vie est en danger à chaque pas que vous faites.

Katie Kheriji-Watts

En vous entendant dire cela, c'est presque comme si vous parliez de ce documentaire que vous mentionniez plus tôt, sur un photographe bien connu pour aller dans les zones de guerre, dans différentes situations. Et d'une certaine manière,

c'est comme si vous étiez entré dans le documentaire, et que vous étiez devenu la personne que vous voyiez à l'écran.

Samuel Gratacap

Non.

Katie Kheriji-Watts

Une version de cela. Vous ne pensez pas ?

Samuel Gratacap

Non, parce que nous n'avons pas le même parcours.

Katie Kheriji-Watts

D'accord.

Samuel Gratacap

Je fais juste le lien parce que la vie de ces gens me fascinait. J'essaie de trouver des moyens de montrer les choses différemment et sur différents supports, comme les médias, juste pour apporter des témoignages sans être le personnage principal de cette histoire. Je pense que James Nachtwey est davantage dans le rôle du personnage principal, et ce n'est pas mon cas.

Katie Kheriji-Watts

Comment le fait de faire partie du Prix Elysée s'aligne-t-il avec les objectifs que vous avez en ce moment en tant que photographe ?

Samuel Gratacap

Le Prix Elysée est un grand pas. C'est une très bonne opportunité d'être nominé pour commencer quelque chose, car cela fait deux ans maintenant que je pense à aller dans les Balkans. Quand on a quelque chose en tête, on essaie de trouver un moyen de le réaliser. Et d'abord, c'est bien parce qu'avec cette somme d'argent, je peux commencer ce projet et travailler comme je veux. Cela signifie avec mon appareil moyen format, avec mon film, pas en numérique, et en travaillant aussi avec des Polaroids. J'en ai encore quelques-uns, même s'ils ne sont plus produits. Cette relation avec la photographie que j'ai construite quand j'étais étudiant, je veux la préserver pour continuer à être photographe de cette manière. Comme je l'ai dit auparavant, je travaille aussi dans le domaine du journalisme, et je dois utiliser le numérique quand je travaille dans ce domaine, car il faut être rapide. En une seconde, on doit envoyer les photos, et ce n'est vraiment pas la même façon de travailler.

Katie Kheriji-Watts

Samuel, j'ai une dernière question pour vous. Qu'est-ce qui vous passionne le plus dans le processus créatif ?

Samuel Gratacap

Ce qui me passionne le plus, c'est lorsque je dois réfléchir, par exemple, à la création d'un livre ou d'une exposition. Pour moi, c'est vraiment excitant et stimulant de mettre le lecteur ou le spectateur face à une expérience avec la photographie, les sons, la vidéo, l'espace, l'espace du livre, l'espace d'exposition. Ainsi, le lecteur ou le spectateur peut vraiment se rapprocher de mon expérience et de celle des personnes que je photographie. Cela m'excite vraiment parce que j'ai remarqué que certaines personnes peuvent changer leur regard sur les migrations, par exemple, grâce à une exposition. Donc, pour moi, c'est assez important. Les gens qui viennent vers moi, je leur dis merci. Ce qui est vraiment excitant, mais aussi vraiment difficile, c'est de commencer quelque chose. Parce que quand je commence un projet, j'essaie de me convaincre que ça ira pour quatre ou cinq mois. Mais à chaque fois, j'y passe au moins trois ans, deux ou trois ans, et j'en suis satisfait parce que, quand on a du temps, on n'a pas d'argent, mais on travaille avec son propre temps et ses propres considérations, et on peut voir les gens et les lieux évoluer.

C'est vraiment bien de me projeter dans cette vision à long terme. Après 15 ans de photographie, on n'a plus les mêmes réflexes. Je travaille différemment, et je peux dire que je suis plus efficace. Je suis plus convaincu de ce que je veux faire, de ce que je veux dire. J'ai la même excitation, mais je vais plus en profondeur sur un point spécifique. Je ne veux pas perdre de temps, car il y a une urgence. C'est pour cela que je me suis tourné vers le journalisme aussi, car j'ai ressenti le besoin de témoigner de ce qui se passait, et je me sentais plus libre quand je faisais des projets documentaires. Nous avons la responsabilité de témoigner et de montrer cette réalité, de la documenter pour qu'elle ne soit pas oubliée.

Katie Kheriji-Watts

Merci beaucoup.

Samuel Gratacap

Merci à vous.

Katie Kheriji-Watts

Vous venez d'écouter *Conversations*, un podcast de Photo Elysée produit par Louie Creative – l'agence de création de contenu de Louie Media. Si vous avez aimé cette série, merci de laisser un commentaire et de nous donner une note. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts. Tous les épisodes ont été écrits par moi, produits et mixés par Gautam Shukla avec l'aide d'Anouk Solliciez, avec la musique de Pierre-Antoine Wucal. Cette série a été produite par Eloise Normand, avec l'aide de Lola Lellouche, en étroite collaboration avec Photo Elysée. Un grand merci à Julie Dayer, Lydia Dorner et à toute l'équipe du musée ainsi qu'aux photographes qui ont généreusement partagé leurs histoires avec nous. Le Prix Elysée est le résultat d'un partenariat exclusif entre Photo Elysée et Parmigiani Fleurier. Photo Elysée, Musée pour la Photographie, est un musée du Canton de Vaud géré par la Fondation Plateforme 10.